

Rêves d'Orient
Ou la queue du Diable

Alain Benichou

Sommaire

<i>Maffie</i>	5
<i>Le cerf-volant</i>	37
<i>Le concert</i>	50
<i>A eux deux ils ont quatre pattes</i>	63
<i>L'homme aux yeux bleus</i>	74
<i>Nicole quand elle devient Nikol</i>	86
<i>Le Pessah de Tsippi</i>	102
<i>Le photographe</i>	117
<i>La fille à la botte coupée</i>	137
<i>Matsati</i>	161
<i>Le gardien de Parking</i>	174
<i>Le quartier qu'ils préfèrent</i>	187
<i>Seuls au monde</i>	194
<i>Il neige sur Tel Aviv</i>	211

*Quelques mots, pour vous raconter mon aventure.
J'ai fait mon Alyah à presque 63 ans. Un âge dont la valeur symbolique est très importante pour moi.
Et ce que je vous raconte, je l'ai vécu en grande partie, mon imagination a fait le reste.
Je suis toujours amoureux de ma femme, Nicole et nous sommes ici comme des poissons dans l'eau.
Mais je dois vous confesser que je suis tombé doublement amoureux.*

La première de mes maîtresses est tout juste un peu plus jeune que moi – d'un an je crois – et elle ne tient pas en place.

Toujours en mouvement, cherchant toujours à innover.

La seconde est bien plus vieille, ma mère aurait presque son âge.

Elle en a tant vu que plus rien ne l'étonne. Elle est d'une tolérance que je trouve parfois exagérée.

Ne t'inquiète pas, Nicole, car je crois que toi aussi tu es tombée amoureuse d'elles, ces belles dames ce sont Israël et Tel Aviv

Maffie

- Et si je me laissais pousser la barbe ? Qu'en penses-tu, Maffie ?

Elle me regarde bizarrement, l'air de me répondre, mais ça ne va pas la tête ?

C'est vrai que la plupart du temps je suis seul avec ma chienne. Mon emploi du temps n'étant pas chargé c'est le moins qu'on puisse dire, elle me tient compagnie. Alors je lui parle et elle a la délicatesse de me laisser croire qu'elle comprend. D'ailleurs, je suis sûr qu'elle comprend pas mal de choses.

Ce matin, comme tous les matins, je me réveille tôt dans ma cabane, je me chauffe mon thé et puis je vais aller au village avec ma chienne.

C'est un American Staff brungé.

Ces animaux m'a-t-on dit vivaient en meute et dans une meute il n'y a qu'une dominante, une reine. Alors toutes les autres femelles jouent le rôle de mères nourricières. Elles ont donc très souvent des grossesses nerveuses, ce qui est le cas de Maffie qui deux fois par an répand son lait partout et est en mal d'affection à ces moments-là.

Ma fille, pour qui je l'ai achetée l'avait appelé Maffia, mais je n'ai pas pu me résoudre à ce nom, alors je l'appelle Maffie. Elle est alerte malgré ses onze ans. Et elle reste très joueuse.

Il y a bien 5 ou 6 kilomètres jusqu'au village.

Elle m'accompagne sur le chemin de terre, pendant que je fume la première Gitane de ma journée.

La route est plate et le matin le soleil n'est pas encore fort.

Je ramasse une branche et elle joue à courir la chercher et à me la rapporter, je la relance et elle me la rapporte et cela à l'infini. Qui des chiens ou des hommes ont inventé le mythe de Sisyphe ?

Elle adore ce jeu et cela me permet de marcher sans me rendre compte de la distance.

Ici, contrairement à Tel Aviv, il n'y a pas de chats. Les chats de cette Ville, en plus, sont fiers et n'ont absolument pas peur des chiens.

Les chiens israéliens dans leur majorité ont accepté cet état de sorte que chiens et chats vivent en paix.

Maffie, élevée en France dans la vieille Europe, ne s'est jamais faite à cette situation. Pour elle les chats sont des ennemis.

Sous l'effet de quelle potion sont-ils revenus à l'état de félins ? Une question à laquelle je n'ai pas de réponse.

Comment peut-on dire qu'Israël ne cherche pas la paix alors que cet état a réconcilié chiens et chats ?

Tout au plus quelquefois, elle aperçoit un lièvre ou un hérisson, alors elle aboie pour me prévenir et reste à l'affût pour le chasser, mais voyant que je n'y tiens pas particulièrement et comme ils sont plus rapides qu'elle, elle abandonne sa chasse.

Quand elle voit les premières maisons, elle abandonne le moignon de branche (il faut dire qu'entre temps elle a fabriqué quelques centaines de cure dents et qu'à ce stade généralement il ne reste plus grand-chose de ce qui fut une belle branche de bois sec).

Elle se tient alors très fière à mes côtés.

Avant l'entrée du Village, on est gentiment assailli par Pinhas, un grand escogriffe barbu, toujours vêtu d'une redingote noire et de son feutre. Un ultra religieux, que j'aime bien.

Quelquefois, il est en roller et avec son mètre quatre-vingt-quinze, ses papillotes, sa tenue vestimentaire, cela en fait un comité d'accueil très folklorique sous les lauriers et les bougainvilliers.

Il me passe les tefillins, nous prions 10 minutes ensemble et je lui demande des nouvelles de Mashiah. Invariablement, il me répond qu'il a fait un rêve, et que d'après ce rêve, au plus tard dans une semaine, il sera là.

Il nous accompagne en chantant, quelquefois en jouant du violon et toujours en dansant.

Le chemin s'incurve vers la droite, vers la mer et nous rentrons dans le Village.

Nous nous quittons alors en souhaitant que demain soit un beau jour.

Première étape, Simon le cafetier, qui m'attend sur la terrasse, avec une djezvé de café turc dont nous raffolons tous les deux, du pain qu'il vient de faire et une motte de beurre.

Un os de bœuf ou des restes de poulet pour Maffie qui se lèche les babines à la vue de ces récompenses.

On déguste ce qui est mon deuxième petit déjeuner, je fume ma deuxième gitane de la journée et on parle de tout et de rien. Il me raconte ce qu'il a vu à la télévision.

Les dernières conneries de Netanyahou et de son gouvernement, les menaces du Hamas ou du Hezbollah. Les frasques des people, les résultats sportifs. Il faut dire que je n'ai ni télévision, ni radio et que je ne lis plus aucun journal depuis plus de 5 ans.

Puis, comme il est aussi le maire (de gauche) du village, il me parle de ses soucis d' élu comme si je pouvais avoir la moindre influence sur ses décisions - ou du moins sur ses non décisions, car c'est un élu sage et ses 174 électeurs sont ravis qu'il ne lui vienne pas à l'esprit de vouloir changer quoi que ce soit dans le village.

Ses projets étant inexistantes, il me parle de la maladie d'Éphraïm, de la brillante réussite du fils de Jacob et de la jalousie de la femme de Ben.

Tous sont d'origine allemande comme les fondateurs du village. Alors de temps en temps, oubliant que je ne comprends pratiquement rien à la langue de Goethe, Simon me lâche une plaisanterie en allemand ou en yiddish qu'il s'empresse de me traduire ensuite.

Et puis, comme il est aussi facteur, il me donne régulièrement mon courrier : des paperasses administratives sans intérêt, le plus souvent et une fois par mois un colis (gitanes, papiers, crayons) et un mandat.

Enfin, on parle du temps qu'il fait, qu'il va faire et qu'il a fait et de son influence sur la pêche.

La pêche est l'activité majeure des habitants de ce village.

Pour les autres distractions ils vont à Haïfa.

Je le quitte en lui donnant rendez-vous après la sieste et je continue mon chemin.

Deuxième étape, chez Moshé l'épicier qui est aussi quincailler.

Il est corpulent et arbore des bacchantes dignes de Taras Boulba. Du fil de pêche, des hameçons, quelques provisions et à nouveau une discussion sur le village et les nouvelles. Lui est de droite, la tonalité est donc un peu différente. Les sujets sont rarement différents, mais les points de vue complémentaires.

A nouveau quelques friandises pour Maffie, du pain sec qu'elle adore, un sucre, un morceau de fromage.

Depuis quelques temps son sujet de prédilection ce sont les femmes. Il a décidé de se remarier et cherche sur Internet l'élue de son cœur. Alors, il me montre des photos de femmes, jeunes, belles et russes en général et me demande mon avis.

Il ne recherche pas la beauté, ni la jeunesse, c'est ce qui rend sa recherche difficile.

- Tu comprends, Marek, si je prends une jeune et belle femme, elle ne restera pas. Il faut que ce soit une femme mure, pas trop belle qui puisse s'adapter à la vie ici et c'est presque impossible à trouver. Mais je cherche.
- Bien sûr.

Après Moshé, on continue à descendre la rue principale (comme c'est la seule du village c'est bien entendu la rue principale). J'aime beaucoup cette rue, ses petites maisons chacune avec un jardin et puis au beau milieu, ce qui devait être la Mairie d'une ville promise à un grand avenir selon ses fondateurs, une bâtisse vaguement Bauhaus que tout le monde est d'accord pour transformer en Hôtel. Mais qui paiera ? Alors le projet est remis d'année en année jusqu'à l'hypothétique obtention d'une subvention publique ou du don d'un généreux mécène.

Nous continuons comme ça jusqu'à la route, puis nous tournons à droite pour reprendre un peu plus bas le chemin qui nous a conduit au village. Le retour est un peu plus long, ça monte très légèrement et puis on est un peu fatigués.

Si j'ai du courrier, je le lis en marchant. Dans la quasi-totalité des cas, je lis la lettre en diagonale. Je ne garde que les lettres personnelles des deux ou trois amis qui savent encore que je vis et où je vis, des membres rescapés de ma famille.

Tout le reste sera brûlé. Je ne jette rien.

Quand le facteur ne m'a rien donné, je m'intéresse à la nature, observe un arbre à la forme bizarre, une fleur dont les couleurs ont attiré mon regard. Mais, je suis un pur produit de la ville et la nature ne me parle pas vraiment. Enfin peut être me parle-t-elle, mais moi je ne l'entends pas.

Arrivé à ma baraque, un petit cabanon de bois de 10 mètres de côté qui abrite deux grandes chambres, un salon et une cuisine (la douche est dehors avec les WC), je range ce que j'ai rapporté du Village (je déteste le désordre) puis je m'assois sur mon rocking chair sur la véranda.

Hana (on prononce Khanaaa) ne va pas tarder à venir. En deux heures chaque jour, elle me fait le ménage, arrose les bougainvilliers de la véranda et me cuisine quelques plats.

Elle n'est pas belle, mais elle a un charme auquel malheureusement je ne suis pas sensible. Elle a beau onduler des hanches en passant devant moi, me frôler ou m'envelopper dans son capiteux parfum, je ne réagis pas. Non que je sois devenu un exemple de chasteté négligeant la gent féminine, mais Khanaaa n'est vraiment pas mon genre.

Alors on joue, les sourires, les œillades, les clins d'œil, les petits mots sachant (pour ma part en tout cas) qu'il ne se passera rien. On flirte comme on disait dans les années 60.

Le sommet, c'est quand elle me coupe les cheveux, en principe une fois par trimestre.

Elle m'installe, me retire la chemise (pour les poils) puis elle commence sa danse des sept voiles. Dans son ballet elle me frôle de la hanche et me fous sous les yeux, à chaque révolution, ses seins opulents. Sous prétexte de me retirer les poils, elle me caresse les épaules allant jusqu'à la poitrine. J'avoue que cela ne me laisse pas de glace sans pour autant me conduire à l'acte.

Ses deux heures terminées, elle vient me faire une bise sur la joue et me dit

- A demain Marek ? Je t'ai fait un rôti, de la purée et de la Téhina. Dis-moi...
- Tu te laisses pousser la barbe ? Cela te va bien, tu sais ?
- Tu vois, Maffie. C'est une bonne idée.

La chienne n'a toujours pas l'air convaincue.

– A demain Khanaaa. Bisous.

Une fois seul, je réponds, si nécessaire, au courrier.

Puis je mange rapidement un peu de Houmous, une salade de tomate et un morceau de fromage de brebis, le tout arrosé d'un grand verre de limonade (quelquefois d'une bonne bière fraîche, plus rarement d'un verre de vin quand le colis reçu contenait une bonne bouteille).

Si le vin ne me plaît pas beaucoup, pour le finir plus vite j'en offre un verre à Khanaaa qui le trouve toujours délicieux même si c'est une affreuse piquette.

Enfin vient l'heure de la sieste sur mon rocking chair.

Je m'assoupis et je rêve.

J'ai dix ans de moins, j'en ai maintenant 70.

J'habite Tel Aviv, je bois mon thé avec deux énormes tartines de pain au beurre et au miel sur le balcon.

Puis je m'habille rapidement et je sors avec ma chienne.

On descend Nahalat Benyamin jusqu'à Frenkel, on revient par Herzl. Personne dans la rue. J'allais dire pas un chat. Non les chats sont nombreux dans le quartier. Pas du tout des chats abandonnés et faméliques mais des chats domestiques, bien portants et fiers. Ils n'ont pas peur des chiens car ils sont surs de leur vitesse et de leur agilité. Un jeune chat blanc s'approche de nous et nargue ma chienne. Je rêve qu'elle lui parle :

-« Ici c'est moi le boss, alors casse toi. » Ce doit être un chat russe pensai je.

– Casse toi miaulent les autres chats

- Bon laissons-les, viens Maffie dis-je en allumant une cigarette. Du coin de l'œil j'aperçois les chats et j'ai l'impression qu'ils rient.
- Tu as vu, comment on les a dressé ceux-là ?

J'ai peur de cette bande de chats.

Nous faisons dix mètres à peine et à nouveau le chat blanc se dresse devant nous. Maffie tire de toutes ses forces sur la laisse et j'ai un mal fou à la tenir. Une nouvelle tension et la laisse m'échappe des mains.

Maffie se précipite sur le matou, mais plus rapide qu'elle il se réfugie sous une voiture. Elle aboie, fourre son museau sous la voiture mais rien n'y fait. Soudain, elle est littéralement encerclée de chats de toutes sortes, des gros, des petits, des gris, des noirs, des mâles et des femelles. Ils se jettent sur leur proie, la griffent puis se retirent, elle est en sang. De mon côté, paralysé, fasciné par l'extraordinaire combat, je reste complètement passif. Soudain, les chats s'envolent et comme une escadrille de stuquas plongent sur elle. Elle me regarde désespérée, appelant mon aide et je réagis enfin, j'empoigne un manche de pioche qui traîne et je frappe, je frappe dans cette armée de chats. J'éborgne l'un, j'assomme l'autre, je balafre ce petit noir, j'estourbis le gros gris.

Je suis en nage et en rage. Le sang des matous coule abondamment sur le sol C'est alors que je vois Maffie, elle s'est tapie dans un coin et ne comprend pas ma fureur. Mais c'est un jeu me semble-t-elle dire.

Je cesse enfin de jouer les massacreurs, tous les chats ont disparu même les cadavres de ceux que j'ai tués. Je reprends la laisse de Maffie, nous rentrons.

Je me réveille, je ne suis plus à Tel Aviv, mais cet affreux cauchemar a laissé des traces : je suis trempé de sueur. Quel drôle de rêve. Je ne suis pas violent, alors pourquoi cette fureur. Je n'ai plus peur.

J'enregistre sur un petit magnétophone de poche le récit de ce rêve. J'en parlerai avec un de mes amis psys, quand j'irai à Tel Aviv. Je ne comprends pas. Je verrai ça plus tard.

Ici je n'ai plus besoin de téléphone et s'il m'arrivait quelque chose, Simon sait ce qu'il faut faire.

Je vis dans ma cabane au bord de la mer. Et Maffie est heureuse.

Bon, il est l'heure de la pêche, ma chienne me le rappelle en tournant autour de moi.

Je prends mon équipement, je mets un bob délavé sur la tête et j'allume ce qui doit être ma 4^{ème} gitane de la journée.

Nous sommes prêts, nous descendons jusqu'à cette grande jetée naturelle qui avance dans la mer.

L'eau est à moins d'un mètre en dessous de nous et à 20 m sur la gauche commence une plage de sable fin. Cette plage est publique mais personne n'y va, elle est réservée aux habitants de la grande villa.

Au large on voit distinctement le Yacht de ces gens.

Je ne suis pas du tout sensible à ce luxe qui n'a aucun sens ici. A la ville oui, mais ici, avec 4 sous on a tout ce qu'il faut pour être heureux.

Comme chaque après-midi, je vois sur la plage, la jeune fille qui me semble être la seule habitante de l'immense villa toute en verre.